

—J'irai, dit-elle simplement.
Elle prit son châlo et se dirigea vers la porte.
—En voilà une bonne femme, s'écria Graaft, toujours brave et dévouée !
—Ça, c'est vrai, qu'elle a du cœur, dit Mayer.
—Je ne dis pas non, répliqua Pauline Blum piquée, mais elle n'a pas d'enfants, elle.
Et elle sortit.
—Allons, dit alors Mayer à Pauline Blum, je ne suis pas décidé à laisser mes marchandises au gouvernement, il faut faire nos malles.
—Nous aussi, dit Pascal à Marie Milice.
Et ils se retirèrent dans leur chambre qui était contiguë à celle de Pascal.
—Moi, leur dit Graaft, je tiens à sauver ma peau, c'est pourquoi je ne prends pas de bagages ; les colis, ce n'est bon qu'à vous faire pincer.
Après une demi heure d'absence, Marguerite était de retour. Graaft s'élança vers elle avec une véritable émotion.
—Enfin te voilà, lui dit-il, j'avais bien peur de ne pas te revoir.
—Il n'y a pas de danger quant à présent du moins.
—Tu n'as pas vu de figures équivoques dans la gare ?
—Non, et ces figures-là, je les connais.
—Et tu es bien sûre de n'avoir pas été filée ?
—Très sûre, je guettais autour de moi sans en avoir l'air.
—Alors nous pouvons partir ?
—Malheureusement non.
—Comment ?
—Il n'y a pas de train avant demain matin.
—Tonnerre !
Il se mit à arpenter la chambre avec agitation.
—Mais alors, s'écria-t-il, il y aura des agents partout, sur tout à la gare, et ce commissaire du diable à leur tête.
—C'est possible, mais qu'y faire ? répondit Marguerite.
—L'heure des trains ?
—Huit heures cinquante pour Paris.
—Et celui d'Angoulême ? demanda Mayer.
—Neuf heures cinq minutes.
—Et Anna Troncet qui a deux rubis à moi, s'écria Pauline Blum.
—Je sais ça, dit Marguerite, elle était sur mon chemin, je lui ai recommandé de les apporter demain matin à sept heures.
A onze heures, chacun se retira chez soi, mais on pourrait affirmer que personne ne dormit cette nuit-là.
A six heures, les trois couples étaient levés et habillés, tous prêts à partir.
La couturière Anna Troncet arrivait à sept heures, et aidait les trois femmes à achever leurs malles.
—Malédiction ! s'écria tout à coup Mayer.
—Eh bien ! quoi ? qu'est-ce qui te prend ? lui dit Graaft.
—Il faut que je sorte avant de me rendre à la gare.
—Pourquoi faire ?
—Pour aller demander à Bloch cent francs qu'il me doit.
—Risquer ta peau pour cent francs !
—Ah ! je ne veux pas les perdre.
Il sortit après avoir jeté prudemment un coup d'œil dans la rue pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait aucune figure inquiétante.
Il rentra au bout de dix minutes, les traits bouleversés, et communiquait son épouvante à ses complices, en annonçant que la police occupait le logement de Bloch.
—Et lui ? demanda Graaft.
—Absent.
Il va rentrer et se faire pincer.
—Je ne crois pas, je parierais qu'il a été prévenu par la mère Michon, son aubergiste.
—J'aime mieux ça, non que je me défie des camarades, mais les juges d'instruction sont si roués.
Enfin, à huit heures un quart, Graaft et Marguerite partirent les premiers.

Graaft n'était pas rassuré.
Il jetait de tous côtés des regards inquiets tout en paraissant s'occuper avec sollicitude des quatre enfants de Mayer, dont trois marchaient devant lui, tandis que le quatrième était porté par Marguerite.
Graaft avait pris pour cette circonstance son costume et ses façens de colonel Beck.
Il avait même risqué la décoration, dans l'espoir d'imposer le respect aux agents et aux gendarmes s'il s'en trouvait à la gare.
En y arrivant, il avait retrouvé toute son audace, comprenant qu'une assurance imperturbable était le seul moyen d'échapper aux soupçons.
Il y avait très peu de monde à la gare quand ils y arrivèrent.
Un gendarme s'y promenait de long en large, et du premier coup d'œil Graaft soupçonna des agents dans deux individus qui, debout près du guichet et le manteau sur l'épaule, simulaient assez bien deux voyageurs attendant avec impatience l'heure du départ.
Il s'aperçut qu'ils l'examinaient avec attention ainsi que le gendarme, qui, plusieurs fois, parut très tenté de lui adresser la parole.
Mais les moustaches et les cheveux gris de Graaft, sa mise, sa tenue, sa décoration, sa roideur, sa voix brève et rude quand il parlait aux enfants, tout en lui trahissait si éloquentement l'ancien officier en retraite, que le gendarme n'osa lui demander son passe-port, et que les deux faux voyageurs cessèrent de s'occuper de lui après deux minutes d'examen.
Graaft voulut porter un dernier coup pour dissiper jusqu'à l'ombre du soupçon, s'il pouvait en rester encore.
Il arrêta un employé qui passait.
—Pardon, un mot, s'il vous plaît ? lui dit-il.
L'employé s'inclina et écouta.
—Connaissez-vous le capitaine Louvard ?
—Non, monsieur.
—C'est étonnant ; enfin, peu importe ; si vous voyez arriver ici un capitaine après le départ du train, voudrez-vous bien lui dire que le colonel Beck est parti ?
Ces mots avaient été prononcés à haute voix, de manière à ce qu'ils fussent entendus du gendarme et des deux agents.
L'employé promit au colonel de faire sa commission et se saligna.
—Le capitaine Louvard va manquer le train, c'est sûr, dit Graaft à sa femme.
Enfin les billets furent délivrés.
On passa encore cinq minutes dans la salle d'attente.
Enfin on monta en wagon, et le train partit.
—Je crois que nous voilà tirés d'affaire, dit Graaft à Marguerite ; mais les autres ?
Au moment même où le train partait, une femme entra dans la gare, tenant par la main une petite fille de quatre ans environ qui marchait pieds nus.
C'était Pauline Blum, la femme de Mayer.
—Qu'est-ce que c'est que ça ? dit un des agents.
X
ACCIDENTS DE VOYAGE.
Non seulement Pauline Blum avait attiré l'attention des agents qui surveillaient la gare ce jour-là, mais sa mise et sa tournure avaient été remarquées du gendarme, qui lui trouvait quelque chose d'étrange et de louche.
Elle ne soupçonnait pas la présence des deux agents, mais elle s'était aperçue de l'attention avec laquelle elle était observée par le gendarme, et, pour s'y soustraire autant que possible, elle était allée s'asseoir dans le coin le plus obscur de la salle, prenant son enfant sur ses genoux et se penchant sur elle afin de dissimuler ses traits.
—Voilà une femme qui me fait un drôle d'effet, dit un agent à son camarade.
—Moi aussi ; ce n'est ni une bourgeoise ni une ouvrière, ça n'a pas de rentes et ça ne doit pas travailler.